
LE DÉSIR DU BIEN-ÊTRE EST LÉGITIME,**IL PEUT OBTENIR SATISFACTION,****MAIS SOUS QUELLES CONDITIONS.**

DISCOURS D'OUVERTURE DU COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE AU COLLÈGE DE FRANCE,

Prononcé le 15 janvier 1861,

PAR M. MICHEL CHEVALIER.

Le désir du bien-être, un désir ardent qui est devenu une passion, a pénétré la société dans toutes ses parties, et il n'est aucune classe qui n'en soit profondément travaillée. Il est pour une part dans toutes nos agitations publiques. Jusques à quel point ce désir est-il légitime? Est-il bien conforme à la nature des choses qu'il reçoive satisfaction? Quelles conditions faut-il remplir pour que cette satisfaction soit possible, soit assurée? De là, trois questions distinctes qui se tiennent, et que j'essayerai aujourd'hui de discuter rapidement avec vous, savoir : 1^o la légitimité du désir dont il s'agit; 2^o la possibilité d'y satisfaire; 3^o l'indication des conditions supérieures en dehors desquelles ce ne serait qu'un vœu chimérique.

Premièrement : Jusqu'à quel point le désir du bien-être, dont la société européenne est maintenant possédée, est-il légitime? Qu'en doivent penser l'homme religieux, le moraliste, l'homme d'Etat?

L'homme ne peut impunément oublier que ses vœux doivent être bornés; que c'est non-seulement une loi de la sagesse, mais une nécessité de la nature de tous les êtres qui sont limités dans leurs facultés et dans leur puissance. Il n'y a que Dieu qui n'ait pas de bornes, et c'est en ce sens qu'un sublime orateur s'écriait devant une réunion de personnes qui s'appelaient les grands : Dieu seul est grand, mes frères ! Les individus ou les peuples qui conçoivent des désirs sans limites, tombent alors dans l'adoration de soi, et cette orgueilleuse hallucination les conduit de faute en faute, de calamité en calamité. C'est un arrêt écrit à chaque page dans l'histoire et confirmé chaque jour par de nombreux

exemples à tous les échelons de la société. Mais en soi le désir du bien-être est-il au delà ou en deçà des bornes qui séparent ce qui est permis à l'homme de ce qui lui est défendu? Ce désir est-il interdit à une classe quelconque de la société?

De nos jours, pourvu qu'il se manifeste sous certaines conditions et dans une certaine mesure, ce désir du bien-être est licite, est honnête, est d'accord avec ce qu'il y a de plus relevé dans notre nature. Le signe distinctif de l'homme, le secret de sa grandeur et de sa force, la source de ses joies et de ses espérances, c'est qu'il a une âme immatérielle; en cette âme réside la vie, c'est elle qui constitue le moi. Mais cette âme ici-bas est unie à un corps par un lien indissoluble. L'homme, a dit un de nos philosophes par une formule très-belle, très-simple, très-religieuse, « l'homme est une intelligence servie par des organes. » Pour que l'intelligence accomplisse ses destinées, il faut qu'elle soit bien servie, et elle ne peut que l'être mal si les organes, ses serviteurs, restent dans la souffrance. *Mens sana in corpore sano* est un adage sur lequel la philosophie et l'hygiène sont d'accord. Des âmes supérieures se sont placées quelquefois au-dessus de cette loi de notre nature; mais ce ne put jamais être que pour un peu de temps, et, eussent-elles eu quelque durée, les exceptions individuelles qu'ont présentées des hommes extraordinaires n'infirmèrent pas la règle pour l'immense majorité. A quelque hauteur que l'esprit plane sur la matière, du moment que la nature charnelle et la nature spirituelle sont combinées en nous, pour le bien même de notre esprit nous avons à remplir des conditions matérielles, nous sommes tenus de rechercher certaines satisfactions dont la matière est la base. En un mot, la recherche du bien-être nous est commandée.

Par cela même que l'âme de l'homme a pour agent un corps, la religion nous fait une loi de prendre soin de ce corps. Or, ce corps réclame impérieusement pour son entretien certains modes d'alimentation, de logement et de vêtement, de bien-être enfin; sinon il est compromis, et l'âme elle-même, n'ayant plus qu'un mauvais agent, est en péril de succomber dans son œuvre. Les machines que nous construisons de nos mains exigent des ménagements assidus, d'autant plus qu'elles sont moins imparfaites. Notre corps est, ne nous en déplaise, une machine qui est soumise à des conditions de fonctionnement et de conservation analogues à celles que, dans nos ateliers, un contre-maître attentif observe pour les appareils mécaniques qui lui sont confiés. Vous n'ignorez pas qu'un de nos savants les plus illustres a pu calculer ce qu'était l'homme considéré comme une machine à vapeur par rapport à la machine motrice d'une de nos filatures, et évaluer la consommation de combustible que l'appareil humain ainsi envisagé exige pour un effet donné, tout comme on se rend compte dans les établissements de M. Cavé ou du Creusot du nombre de kilogrammes de charbon que dévore une machine à feu de vingt

ou de cinquante chevaux¹. Mais cette machine, infiniment mieux combinée que celles qu'exécutent les doigts des hommes, infiniment plus variée dans ses effets, est aussi infiniment plus délicate. Elle exige donc aussi infiniment plus de soin, et ce soin, c'est le bien-être.

L'homme religieux s'écrie quelquefois, dans ses transports vers un monde meilleur, que le corps est une prison. Plusieurs des Pères de l'Eglise ont poussé cette exclamation, et saint Paul la fit dans les termes les plus énergiques, vous les avez présents à la mémoire. Prison, soit, je ne le nie point lorsqu'à l'exemple de ces grandes autorités quand elles s'exprimaient avec ce véhément dédain pour le corps, je me place en face de la vie à venir; mais tant que nous sommes en ce monde, nous avons à être attentifs au bon arrangement de la prison, dans l'intérêt même du captif. La religion nous permet d'aspirer aux joies de la vie future, elle nous les montre comme une ravissante perspective qui nous fait prendre en patience les maux et les injustices d'ici-bas; mais elle nous défend, avec une extrême sévérité, de rien faire pour dégager notre âme de la captivité où elle est engagée dans le corps. C'est que le corps n'est pas seulement l'agent de notre âme, il est aussi l'instrument de beaucoup d'épreuves qu'elle doit traverser pour parvenir à ses destinées. C'est une doctrine rigoureusement maintenue par l'Eglise chrétienne, que les épreuves ne sont valables qu'autant que le corps reste, autant qu'il dépend de nous, dans la plénitude de sa force, en possession de tous ses attributs.

Ici je touche à un point qui est le pivot de la discussion sur la question de savoir si la religion chrétienne approuve les hommes qui recherchent le bien-être, pourvu, bien entendu, que ce soit entre de certaines limites et sous de certaines conditions. La doctrine du christianisme sur le corps est un de ses traits distinctifs, un des côtés par lesquels il montre le mieux sa supériorité sur les écoles philosophiques les plus renommées de l'antiquité, un des aspects par lesquels il est le plus favorable au progrès non partiel, mais intégral de la civilisation. L'école stoïque, une des plus justement admirées d'avant le christianisme, admettait le suicide et le louait comme un acte héroïque; aux yeux du stoïcien, Caton d'Utique et Brutus qui se tuent sont de grands hommes, et la mort qu'ils se donnent en est une preuve nouvelle. L'Eglise chrétienne, au contraire, a toujours considéré le suicide comme un des plus grands crimes qu'il soit possible de commettre. La mutilation volontaire qui est un suicide partiel, l'abdication d'une partie de nos pouvoirs, a de même été condamnée et flétrie par elle. Le chrétien est rigoureusement tenu de conserver son corps et de le conserver intact. C'est un des sujets sur lesquels les conciles ont déployé le plus de fermeté et de vigilance. Tous les jours

¹ M. Dumas, *Statique chimique de l'atmosphère*.

vous êtes témoins de l'horreur que l'Eglise témoigne contre les personnes qui ont attenté à leur vie. Quant à la mutilation, dès le commencement l'autorité ecclésiastique ne l'a pas moins réprouvée. Je n'ai pas à vous entretenir ici du traitement que s'était infligé, par un sentiment de piété fort mal entendue, le célèbre Origène. Mais je recommande à votre attention l'accueil sévère qu'y fit l'Eglise. Précisément parce que c'était un homme qui possédait une immense renommée de science et de sagesse, sa condamnation reçut le plus grand éclat. Un premier concile, assemblé pour le juger, le frappa d'interdiction, lui enlève le droit de la parole dans les églises. Un second concile trouve que ce n'est pas assez : par un premier décret, il casse l'ordination d'Origène, par un autre il l'excommunie. Ce solennel exemple arrêta un mouvement qui eût fait reculer le christianisme jusqu'au mysticisme de l'Asie.

A l'appui de ce que je dis ici de la doctrine chrétienne dans ses rapports avec le bien-être, je puis faire remarquer la direction qu'elle a successivement donnée aux âmes dont la religion était la plus ardente, et qui à ce titre tendaient à se retirer du commerce habituel des hommes pour mener une vie particulièrement dévouée à Dieu. Les hommes nommés religieux par excellence, dans les premiers temps s'imposaient tous une vie contemplative, extraordinaire par la dureté des privations qu'ils s'imposaient, par les rigueurs auxquelles ils condamnaient leur corps, et en cela ils offraient une analogie qu'il est permis de signaler avec les dévots des religions palennes de l'Inde. Peu à peu l'existence des religieux se modifia. Des ordres nouveaux se formèrent, se propagèrent rapidement et acquirent la plus grande autorité. On les appelait encore les *moines* tout comme les solitaires de la Thébaïde, du mot grec qui, vous le savez, signifie l'homme vivant dans la solitude. Mais ceux-là vivaient entre eux en communauté. Et ils ne s'isolaient pas du monde : ils s'y mêlaient, au contraire, pour servir à l'avancement de la civilisation de mille manières. Non-seulement ils cultivaient et répandaient les sciences et les lettres, mais encore ils défrichaient la terre, ils protégeaient et enseignaient les arts utiles et surtout les arts agricoles. L'heureuse influence des couvents, pendant le moyen âge, sur la partie matérielle même de la civilisation, c'est-à-dire sur le bien-être des populations, tout comme sur l'intelligence et la moralité des peuples, n'est pas un mystère pour vous ; c'est un hommage que des adversaires même de la religion chrétienne se sont plu à lui rendre.

J'irai plus loin : je vous prie de réfléchir sur la place et le rang que l'Eglise assigne aux beaux-arts. J'y trouve une démonstration nouvelle de l'ampleur de la doctrine chrétienne, la preuve qu'elle embrasse notre être dans son entier, qu'elle en favorise le complet développement. Une religion qui proscrirait les beaux-arts se désarmerait d'un des puissants moyens de moraliser l'homme ; car les

beaux-arts élèvent notre âme en nous saisissant par les sens. Une religion hostile aux beaux-arts ne pourrait être que celle d'associations peu nombreuses; elle n'aurait pas de chances pour devenir celle du genre humain, car le genre humain en masse refusera toujours de supporter certaines privations auxquelles de petits groupes auraient pu se ployer. L'éclatante reconnaissance des beaux-arts par la doctrine chrétienne est certainement un de ses titres à l'universalité. Reste pourtant que, par cela même, la doctrine chrétienne est bien éloignée de faire abstraction des sens de l'homme, et qu'elle légitime même des jouissances qui dépassent ce qui serait strictement le bien-être; qu'elle autorise des satisfactions et des plaisirs que le stoïcien eût regardés comme du luxe.

J'insiste sur la démonstration de la légitimité du bien-être au point de vue de la morale religieuse, parce que de toutes les manières de l'asseoir, c'est la plus solide. On objectera qu'à l'époque où le christianisme se répandit, alors que la foi était dans toute sa ferveur, c'était une pratique recommandée par les chefs de l'Eglise, et suivie par beaucoup de personnes, de distribuer ses biens aux pauvres; que de tout temps l'Eglise a prêché le renoncement. Ne croyez pourtant pas que ces faits soient la contradiction de ce que j'ai avancé, que la doctrine chrétienne légitime le bien-être. Pour bien juger de ce qui se fit lors de la prédication de l'Evangile aux sociétés païennes, il faut se reporter à ce temps-là. Les principes de la religion, précisément parce qu'ils répondent à tous les besoins des sociétés, se modèlent, dans leurs applications diverses, sur les circonstances des temps. Le christianisme s'annonçait à une société prodigieusement sensuelle; il eut donc à réagir contre les mœurs sensualistes du siècle qu'il avait à réformer, et la réaction fut ce qu'elle dut être, extrêmement énergique. Ce fut ce qui précipita beaucoup de personnes alors dans les privations de la vie la plus ascétique. Mais remarquez qu'on ne disait pas aux riches: détruisez vos richesses, renversez ou brûlez vos palais, jetez vos trésors dans la mer; c'est ainsi qu'auraient pu parler des stoïciens dédaigneux du bien-être et drapés solitairement dans leur manteau, sans souci pour le prochain. Le langage chrétien était tout autre: Distribuez votre bien aux pauvres, donnez à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif; efforcez-vous de faire goûter un peu de bien-être à ceux qui en sont privés; car ce sont vos frères qui souffrent. — Le détachement du monde, le renoncement que le christianisme n'a pas cessé de recommander aux hommes, et qu'il leur prêchera toujours, ne doit pas se confondre avec l'amour de la pauvreté. C'est une vertu à l'usage du riche qui veut rester riche comme de celui qui se dépouillerait; une vertu que peut pratiquer le pauvre même lorsqu'il lutte avec ardeur pour se conquérir un patrimoine à force de travail et d'épargne; c'est l'empire de soi, c'est ce qui fait que nous sommes toujours supérieurs à notre for-

tune dans la prospérité, et que l'adversité, au lieu de nous abattre, nous trouve aussi forts qu'elle ; non pas impassibles, mais résignés, espérant de Dieu, des hommes et de nous-mêmes une réparation qui viendra tôt ou tard, dans ce monde ou dans l'autre. Par le renoncement, le chrétien reste, selon la définition que je citais tout à l'heure, une intelligence servie par des organes, au lieu de devenir ce que sont trop souvent les personnes sans religion, une intelligence au service d'un organisme sensuel. Voilà, messieurs, ce qu'est le renoncement chrétien ; ce n'est rien de plus, rien de moins. Et entendu ainsi, il n'est pas déjà d'une pratique si facile.

Tout en m'exprimant ainsi, je proclamerai aussi haut que qui que ce soit, que l'amour du bien-être, quand il dégénère en sensualisme, est contraire à l'avancement de la civilisation ; qu'il dépouille l'homme de la force qui serait nécessaire pour se porter en avant, parce qu'il détend les ressorts de l'âme. Malheur donc à la nation qui s'absorberait dans l'amour des jouissances matérielles ! Le culte du veau d'or serait aussi fatal aux peuples modernes qu'il pouvait l'être aux enfants de Jacob au pied du mont Sinaï. Mais on serait fondé à soutenir que ce ne serait plus là ce qu'il convient d'appeler le bien-être, en prenant le mot dans toute son étendue, car il n'est donné à l'homme de se sentir bien que dans un milieu où les besoins mêmes de l'âme rencontrent une certaine satisfaction tout aussi bien que les besoins du corps. Et puis, s'il est vrai qu'une existence sur le modèle de ce que présentait jadis au monde, à ce qu'on dit, la molle population des Sybarites soit inconciliable et avec la puissance des Etats et avec le bonheur des individus, il est également vrai que désormais vous ne feriez pas une grande nation non plus qu'une nation heureuse avec des populations qui manqueraient des éléments du bien-être matériel. Il n'y a de grand empire désormais que là où il existe déjà de la richesse.

La culture des lettres, des sciences et des arts, tout ce qui constitue la civilisation est incompatible avec la misère générale de la nation ; car, pour se livrer à ces nobles poursuites de l'intelligence et du sentiment, il faut être exempt des préoccupations brutales que nous causent les grossiers besoins de l'estomac affamé, que nous imposent les privations matérielles lorsqu'elles sont poignantes. La connaissance qu'on a de l'état des différentes populations qui recouvrent la terre, autorise à avancer qu'une nation qui tout entière serait misérable, par la même raison serait barbare ; et réciproquement, toute nation qui sera barbare, présentera le tableau d'une grande misère. Rien n'égale le dénûment de ces tribus sauvages que, par un bizarre écart de l'opinion, il était convenu, à la fin du siècle passé, d'admirer comme le type le plus parfait de l'espèce humaine. Il faut avoir été témoin de cette détresse pour y croire. Mais aussi rien n'égale leur ignorance, la grossièreté de leurs instincts et presque toujours la férocity de leurs mœurs.

Par cet heureux enchaînement qui, dans le monde moral comme dans le monde matériel, rattache ce qui est bon à ce qui est bon, ce qui est utile à ce qui est utile, la relation qui existe entre la civilisation et l'aisance est facile à apercevoir. Quand un peuple est civilisé, c'est qu'il a des lumières, c'est que notamment il a scruté les mystères du monde qu'il habite et que les sciences lui sont familières. Le propre de la nature humaine, où l'âme se trouve intimement unie au corps, est que nous cherchions sans cesse à appliquer nos découvertes; et quel objet peuvent avoir ces applications, c'est-à-dire cette mise en œuvre par l'homme des lois qui gouvernent le monde matériel, si ce n'est l'amélioration de notre sort et de l'existence de nos semblables? Ainsi, un peuple qui sera plus civilisé, à ce titre aura plus qu'un autre cultivé les sciences, et plus qu'un autre possédera une industrie perfectionnée. Et quel est le sens précis de ces mots, *une industrie perfectionnée*? C'est que ce peuple sera à même de faire rendre à la terre, en retour d'une même quantité de travail humain, une plus grande quantité de fruits divers, de produits de toute espèce; en un mot, ce peuple idéal dont nous disons qu'il sera plus civilisé qu'un autre, se trouvera nécessairement par cela même réunir mieux l'ensemble des matériaux du bien-être.

Je ne pense même pas exagérer en affirmant que, de nos jours, il est impraticable d'avoir à un haut degré la force militaire, qui est l'un des attributs des grands Etats, à moins de posséder aussi la plupart des conditions essentielles du bien-être matériel. Nous ne sommes plus, en effet, à ces temps où il suffisait à des hommes d'être audacieux et rudes à la fatigue pour triompher dans le terrible jeu de la guerre. On ne se présente plus avec des chances de succès sur les champs de bataille en bataillons confus, avec des armes grossières, comme une massue ou un pieu aiguisé et garni d'une pointe métallique, tel qu'était le javelot des héros d'Homère ou la pique des armées romaines. Les hordes de Brennus ou celles d'Attila ne feraient plus tomber les murs de Rome, et les esquifs grossiers dont se composait la flotte des Normands ne parviendraient plus du fond des mers du Nord jusque sous les remparts de Paris. Combattre est un art dont la pratique suppose la richesse, et de plus d'une façon. Il y faut de la richesse, parce qu'il y faut des approvisionnements immenses en armes, en munitions, en matériel. Promenez-vous à Vincennes, à Brest, à Toulon, à Strasbourg, à Woolwich, à Portsmouth, à Cronstadt, à Magdebourg, et calculez, si vous le pouvez, tout ce qu'il a fallu de capitaux pour rassembler cette masse de fusils, de canons, de voitures, de navires, de boulets, de cartouches, de vêtements, de vivres. Pour que chaque gouvernement se procurât tous ces capitaux, il a été nécessaire qu'ils fussent dans les poches des contribuables; donc les nations qui ont ces grands moyens militaires ont de la richesse. Il est interdit de poursuivre la guerre au delà d'un peu de temps, aux na-

tions qui ne sont pas riches ; il y a des siècles que le maréchal Trivulce le disait. Et dans les temps modernes, quand une lutte effroyable fut engagée entre le géant du siècle et une coalition innombrable, lutte où l'homme de génie succomba, il est permis de croire que les événements auraient pris un autre tour, si parmi les coalisés ne se fût rencontrée une nation qui primait en richesse toutes les autres, et qui put alimenter la guerre, alors que les princes du continent avaient tout épuisé autour d'eux. Mais laissons là ces lugubres souvenirs, contenons nos patriotiques regrets, ne nous départons pas du calme qui sied à la science. Revenons froidement à notre sujet.

Restez un moment de plus, en philosophes amoureux de la vérité, dans ces arsenaux où je vous avais conduits tout à l'heure. Envisagez par un autre côté ces approvisionnements et ces engins de toute sorte. Voyez cette carabine qui lance une balle à un kilomètre, cette pièce de canon si exactement forée, cette poudre d'une puissance d'impulsion si merveilleuse. Placez-vous en présence de ces affûts si régulièrement construits, que, assemblés à Strashbourg, en cas d'avarie ils trouveront à Bayonne la roue qu'il leur faudra, toute préparée et parfaitement juste. Regardez cet équipage de pont si léger que l'armée le traitera sans peine après elle, si solide qu'en peu d'instant il permettra à de nombreux bataillons de passer avec tout leur matériel par-dessus un grand fleuve. Contemplez ce majestueux vaisseau de ligne qui porterait sans embarras, dans ses flancs, la population d'une petite ville avec tout ce qu'il faut pour la bien nourrir et la bien armer ; arrêtons-nous devant cet autre chef-d'œuvre, un navire à vapeur, pourvu d'une machine de 500 chevaux, qui fonctionne admirablement et défie le choc de l'Océan poussé par la tempête. Les nations qui savent faire ces armes si parfaites, non par des tours de force individuels, mais en quantités prodigieuses, qui préparent en masse ces substances meurtrières, qui lancent sur les mers ces magnifiques citadelles flottantes, et puis les équipent, les munissent de machines fabriquées avec une précision parfaite, les emplissent de tant d'objets commodes, qui construisent enfin tous ces appareils, il faut qu'elles soient déjà bien avancées dans les arts manufacturiers, qu'elles sachent travailler le bois, le fer, le bronze, le cuir, toutes les matières, qu'elles excellent dans les constructions mécaniques, qu'elles soient accoutumées à faire en grand des compositions de toute espèce, qu'elles sachent tisser des étoffes de tout genre. Or, qu'est-ce que sont tous ces talents, qu'est-ce que toute cette variété d'arts utiles, si ce n'est un vaste ensemble de ressources pour le bien-être des populations ? Ainsi, la guerre elle-même témoigne en faveur de notre thèse, que la civilisation, dans toutes ses manifestations, même dans celles dont l'humanité gémit, implique le progrès du bien-être général.

Ce n'est pas seulement pour quelques-unes des classes de la société que le désir du bien-être, entendu comme nous venons de le dire,

est légitime. Dans les sociétés antiques, une classe très-nombreuse était fatalement vouée à une misère héréditaire en même temps qu'à l'abaissement. C'étaient les esclaves qui, vous le savez, formaient plus que la majorité dans les Etats les plus renommés. L'esclave n'était pas un homme, c'était une chose. Il était abreuvé de privations et d'opprobre dans tout son être, dans son âme comme dans son corps ; pour lui pas de place dans le temple, pas de droit dans la cité, et il vivait dans une misère abjecte. Dans les sociétés modernes, il n'y a plus de profanes et il n'y a plus d'ilotes. La classe la plus nombreuse a sa place au pied des autels comme les heureux du siècle. Le Dieu qu'adorent les chrétiens ne distingue pas entre le fils des rois et le fils du mendiant. Dans l'Etat, le principe de l'égalité de tous devant la loi est une conquête désormais au-dessus de toute atteinte. Le champ de l'espérance est donc ouvert devant le pauvre dans tous les sens. Donc aussi pour lui l'ambition d'arriver au bien-être est légitime sous des conditions que j'aurai à signaler. Sous ces conditions, il est parfaitement autorisé à croire que ce n'est plus qu'une question de temps ; autrement la politique moderne ne serait tout entière qu'un grossier mensonge.

Ainsi, que vous consultiez la religion, que vous vous adressiez aux principes de la politique, que vous vous informiez de ce qui est nécessaire désormais à la grandeur et à la prospérité des Etats comme au contentement des individus, vous recevrez toujours la même réponse : le désir du bien-être est légitime ; il l'est pour toutes les classes. Le bien-être n'est point un droit absolu, mais c'est, et vous le verrez mieux tout à l'heure, une récompense qui est proposée aux hommes en retour de leurs efforts sur eux-mêmes, en raison du scrupule qu'ils mettent à se conformer aux lois divines et humaines. Rien donc ne pourrait être plus conforme à la morale.

Je vous prie de remarquer pourtant qu'en parlant ici de toutes les classes de la société, en disant que pour toutes sans exception le désir du bien-être est légitime, je n'entends pas dire que tous les individus doivent nécessairement y parvenir. Il y a d'abord des personnes vraiment dignes d'intérêt, sur lesquelles, pour des causes que Dieu sait et que les hommes ne voient pas, s'accumulent pendant de longs intervalles de temps les mauvaises chances, qui sont éprouvées par une adversité qu'elles ne paraissent pas avoir provoquée ; mais après tout, ces personnes sont en petit nombre et il est aisé de les secourir. Et puis, il y a une catégorie beaucoup moins restreinte d'hommes qui ne forment pas une classe distincte, qu'on trouve épars dans tous les rangs, à tous les échelons, et chez lesquels le désir du bien-être n'est pas légitime, parce que, s'il leur tombait du ciel, ils s'empresseraient de le perdre : ce sont les gens ennemis du travail, dissipateurs, vicieux. Ceux-là ont en perspective la privation matérielle comme la flétrissure morale, sans qu'ils aient le droit de prétendre à

rien de plus. Leur destination est de servir de leçon aux générations ; à charge à eux-mêmes, ils n'ont sur la terre d'autre utilité que de montrer aux autres comment il ne faut pas être. Laissons-les donc hors de cause.

Examinons maintenant si le désir du bien-être dont les populations sont animées, quelque légitime qu'il semble pour tous les honnêtes gens, d'après les principes consacrés par la religion et par la politique, ne viendrait pas se heurter contre l'impossible. C'est la seconde des questions que j'avais indiquées en commençant. Est-il ou n'est-il pas possible qu'il y ait sur la terre une certaine aisance pour toutes les classes de la société ?

Afin de répondre à cette question, comparons l'existence matérielle des hommes telle qu'elle est aujourd'hui à ce qu'elle était dans les sociétés primitives. Si nous trouvons que les hommes se soient constamment avancés dans la voie du bien-être, le chemin qui a déjà été parcouru nous donnera la mesure de celui que nous pourrions faire encore à l'aide de nouveaux efforts. Pour termes de comparaison à placer en regard l'un de l'autre, je prendrai l'artisan de nos cités, et pour le passé non pas l'homme qui en était le pareil ou l'analogue, car je ne trouverais à mettre en scène qu'un misérable esclave, mais bien une personne du rang le plus élevé. Je ferai comparaître devant vous rien moins que le roi des rois, Agamemnon. Or, si je prends, par le menu, la vie du roi de Mycènes, il me sera facile de prouver, sans paradoxe, qu'elle était matériellement moins raffinée, moins assaisonnée de bien-être, que celle du modeste artisan de nos jours. Agamemnon habitait une maison où il n'y avait pas de vitres aux fenêtres, l'art du verrier n'était pas venu jusque-là ; où pendant l'hiver il fallait greloter de froid ou être enfumé, on ne savait pas construire une bonne cheminée en ce temps-là ; où, une fois le soleil couché, on n'avait de lumière que celle d'un lampion grossier, les lampes à courant d'air intérieur sont d'invention toute moderne ; Louis XIV lui-même dans sa splendeur ne les possédait pas. C'est à peine si les portes principales de son palais, je parle d'Agamemnon, avaient des gonds, et certainement elles n'avaient pas de serrure. Son trône, du haut duquel il recevait fièrement les envoyés de Priam, ne valait pas un fauteuil rembourré à ressorts comme les moindres fortunes en trouvent aujourd'hui au faubourg Saint-Antoine. Pour se couvrir, lui et les siens n'avaient ni le drap qui est moderne, ni les tissus moelleux et chauds de coton qu'on vend dans nos magasins à 50 centimes le mètre. Il ignorait le luxe si hygiénique et si agréable d'une chemise de toile ou de calicot, dont chacun chez nous, même dans les classes peu aisées, change au moins une fois par semaine. Même durant les ardeurs de l'été son corps avait à supporter le contact d'une étoffe de laine. La soie dont l'ouvrier, dans les bonnes années, donne une robe à sa femme ou à sa fille, et qui orne si bien la personne, lui était com-

plètement étrangère. Les tissus de soie étaient même si rares en Europe, il y a un petit nombre de siècles, que le roi d'une puissante nation, voulant recevoir avec apparat un ambassadeur du roi de France, s'estimait heureux de porter une paire de bas de soie qu'il avait empruntée à un des seigneurs de sa cour. La fameuse tapisserie de Pénélope, si elle se retrouvait de nos jours, ne vaudrait pas, excepté pour les antiquaires de nos musées, le châle de Nîmes que porte le dimanche la femme de l'artisan, ou la moquette dont tout bourgeois de Paris garnit le plancher de son salon. Sur sa table, le maître des rois de la Grèce servait un bœuf entier : c'est un plat que ne se permettent pas même les plus riches particuliers de nos jours ; mais ce n'était que du faste, ce n'était pas du bien-être. Le roi des rois, qui se servait de cuisinier à lui-même, manquait des ustensiles les plus communs parmi nous. Sa broche était un pieu de bois ; ses appareils culinaires se réduisaient à quelques vases d'airain ; tout ce qui présentement rend l'apprêt des mets sain et commode, le fer-blanc, la tôle, l'étamage, n'existaient pas encore, et on peut douter que la pièce énorme qu'Agamemnon ou Ulysse dressaient de leurs royales mains, eût la saveur de l'aloyau qu'une famille d'artisans se donne le dimanche. Sur la table du fils d'Atrée on ne voyait, en fait d'aliments, ni cette variété de légumes, de fruits, d'animaux que le progrès de l'agriculture et les échanges actuels des climats divers mettent aujourd'hui à la portée de tout le monde. En guise de sucre on n'avait alors que le miel, et celui même du mont Hymète est bien inférieur à la substance délicieuse que les régions équinoxiales et, depuis l'industrie de la betterave, nos régions tempérées fournissent à si bas prix. Le café qu'ont chanté les poètes, et qui le mérite ; le chocolat que nous a légué l'empereur mexicain Montézuma et qui est tombé dans le domaine du vulgaire, la plupart des épices que les îles de l'Asie nous envoient, manquaient complètement aux souverains de la Grèce. La coupe où ils buvaient était de métal, ou c'était la corne d'un animal, objets moins commodes, moins aisés à tenir propres que le cristal dont se servent même les petites fortunes, que la verrerie qu'on rencontre aujourd'hui chez les gens les plus pauvres. Les plats et les assiettes de leur table étaient d'une terre sans vernis, qui après quelques jours devenait grasseuse et odorante, et qui, par conséquent, était d'un usage moins agréable et moins salubre même que la terre de pipe dont aujourd'hui cependant les cabarets de la barrière ne veulent plus. Le quadriges sur lequel le chef de la Grèce se montrait, les jours de fête, aux nations rassemblées sur les bords du Simois et du Scamandre ; le char auquel le bouillant Achille attelait des chevaux qui venaient de ceux du Soleil ; que dis-je, le char splendide sur lequel Alexandre le Grand fit son entrée triomphante à Babylone, étaient des véhicules non suspendus, et par conséquent d'un usage très-rude en comparaison du fiacre de nos places et de nos omnibus ; c'était, quant à la douceur des mouvements,

quelque chose de comparable au camion bruyant dont les rouliers se servent pour distribuer les ballots de marchandise dans l'intérieur des villes.

Les substances dont nous faisons tant d'ustensiles, tant d'appareils, tant d'articles de mobilier, étaient ignorées ou étaient excessivement rares. Le fer qui est si commun de nos jours ; et qui prend tant de formes, que nous avons sans cesse à la main, le fer était un objet précieux : Achille décerne un morceau de fer pour récompense à l'un des vainqueurs, aux jeux dont il accompagne les funérailles de Patrocle. La fonte et le zinc étaient inconnus. Un article, que j'ose à peine nommer tant il est vulgaire, le savon, qui est d'une si grande utilité, le savon, sans lequel nous ne concevons pas qu'on puisse avoir la propreté de la demeure et de la personne, le savon n'était pas inventé ! C'était donc comme si les hommes avaient été condamnés alors à la malpropreté. La propreté est pourtant une des plus grandes jouissances que donne le bien-être ; un prédicateur anglais, Wesley, en ait justement dit que c'est plus qu'une jouissance, plus qu'une qualité, que c'est une vertu en ce sens qu'elle donne à l'homme le sentiment de sa dignité !

J'abrége et je supprime mille détails que je pourrais vous donner encore ; et je me borne à vous dire : si telle était l'existence des rois alors, jugez de ce qu'était celle du commun des hommes.

Par ce qui précède vous avez déjà une idée du changement immense qui s'est opéré dans la condition matérielle des hommes depuis l'origine des temps historiques ; comme il n'y a pas de raison pour que le progrès accompli jusqu'à ce jour ne se poursuive pas, sous l'influence des mêmes causes, je serais, dès à présent, en droit d'affirmer que le bien-être doit être un jour le lot de toutes les classes de la société, à l'exception d'un petit nombre de personnes malheureuses qu'il serait aisé de secourir, et sauf les hommes ennemis du travail et vicieux qui forment une catégorie à part et non pas une classe, et qui ont perdu le droit de se plaindre si ce n'est d'eux-mêmes. Mais vous me demanderez peut-être une preuve plus philosophique ; vous voudrez savoir par quel mécanisme et suivant quelles lois ce progrès s'est réalisé et peut se continuer ? Sans entrer ici dans de longs développements que je réserve pour la suite de ce cours, je vais essayer pourtant de vous satisfaire par quelques observations succinctes.

La planète où la Providence nous a jetés contient, dans les terrains d'alluvion placés à sa surface, dans les rochers dont ses flancs sont formés ; dans les fleuves qui l'arrosent ou dans l'atmosphère qui la baigne, la matière de tous les objets qui sont nécessaires à la satisfaction de nos besoins. L'homme n'a pas la puissance de créer un atome ; c'est par orgueil qu'il s'arroge ou décerne à ses semblables la qualité de créateur. Mais, par son travail intelligent, il peut atteindre et rapprocher les matériaux divers qui sont épars dans le monde. Tous les

efforts de l'industrie humaine, tous les actes qu'accomplissent l'agriculture, les manufactures et le commerce tendent à saisir, à extraire, à combiner, ou finalement à placer sous notre main, toutes prêtes pour notre usage, les substances créées par la volonté divine. C'est à l'origine des temps un travail très-ingrat, parce que l'homme, à peu près réduit alors à la force de ses bras, en présence de cette nature dont il ignorait les secrets, était frappé d'une impuissance qui semblait radicale, indélébile. Mais l'intelligence que nous avons reçue en partage, avec l'obligation de nous en servir pour faire notre destinée, nous fournit les moyens, lorsqu'elle est guidée par les bons sentiments de notre nature, de surmonter de très-grands obstacles. En ce sens, le progrès, messieurs, est d'institution divine, et ceux qui le cherchent en dehors des voies de Dieu sont coupables d'un détestable sacrilège, de même au surplus que ceux qui le nient ou ceux qui forment le dessein de l'arrêter.

L'homme donc, en appliquant son intelligence à connaître le monde matériel dont il est entouré, et à découvrir les lois qui président aux phénomènes naturels, parvient à diminuer d'une manière continue les obstacles qui sont placés entre sa personne et les objets qui lui sont nécessaires ou qu'il a besoin ici d'associer, là de séparer; presque toujours de modeler pour qu'ils s'adaptent à ses besoins. Il y parvient en employant sa force physique d'une façon plus raisonnée et plus raisonnable; plus encore en asservissant à sa volonté éclairée les forces diverses que le législateur suprême a répandues dans la nature. Indéfinies, infinies même par rapport aux proportions de notre être, ces forces sont d'une merveilleuse diversité; les unes sont manifestes et s'exercent parfois avec une énergie telle qu'autrefois l'homme, frappé de stupeur, les adorait comme des divinités terribles; tels les airs en mouvement qui se révèlent quelquefois par d'affreuses tempêtes; tels les fleuves sujets à se déchaîner, telle la mer prompte à se soulever, tel le feu dévorant. Les autres opèrent avec moins d'éclat ou, dans leur action, sont demeurées longtemps enveloppées de plus de mystère; telle la vapeur, telle l'électricité, telles les attractions chimiques et physiques, et l'élasticité. La vigueur musculaire des animaux se range visiblement dans cet ensemble des forces de la nature que l'homme a eues à dompter et qui, une fois soumises, ont travaillé avec lui et pour lui et centuplé la puissance de ses efforts.

Je dis centuplé. Quelque forte que soit cette proportion, ne croyez pas, messieurs, qu'elle soit une hyperbole. Il est des cas où ce ne serait pas encore dire assez. Les agents naturels que l'homme, être physiquement débile, a réussi à dominer par l'ascendant de l'esprit qu'il a en lui, qui est lui, lui rendent de tels services qu'il est des circonstances où la proportion même du centuple, tout incroyable qu'elle est au premier aspect, est considérablement dépassée. Dans quelques-uns des cours précédents, j'ai eu occasion de vous présenter

quelques calculs touchant ce sujet. J'ai constaté à vos yeux que des découvertes nouvelles ou de nouvelles applications de découvertes anciennes avaient, dans quelques industries, multiplié la puissance effective de l'homme dans un rapport quelquefois bien supérieur à celui d'un à cent. Je vous ai signalé, par exemple, la filature mécanique du coton, qui n'a pas un siècle d'existence (elle date de 1769), et qui, dans ce court intervalle, s'est tellement perfectionnée par l'invention successive d'appareils qui placent dans la main de l'homme une puissance prise en dehors de ses muscles, qu'aujourd'hui une personne appliquée à ce travail dans les grands ateliers de Manchester ou de Mulhouse produit dans sa journée 360 fois autant de fil que la fileuse d'autrefois. Je vous ai cité la filature mécanique du lin, qui est bien plus fraîche de date, car elle ne remonte guère qu'à vingt-cinq ans, où une personne aujourd'hui fait, par l'assistance de moteurs mécaniques, 250 fois le fil qu'obtenait la ménagère avec sa quenouille en s'y consacrant du matin au soir. Parmi tous les exemples que j'ai fait comparaître devant vous, un autre plus extraordinaire encore, est celui qu'offrent les chemins de fer quand on les compare aux moyens de transport qui étaient usités alors que l'homme n'avait pas dompté encore les bêtes de somme, ordre de choses que Fernand Cortez retrouva, il y a trois cents ans seulement, dans le vaste empire de Montézuma. Rappelez-vous que les Mexicains n'avaient ni le bœuf ni le cheval. Chez eux tout se portait à dos d'homme, et j'ai pu constater en traversant ce pays, il y a quinze ans, que cette coutume n'y était pas encore absolument abandonnée, quoique le bœuf et le cheval ne soient plus rares dans les provinces mexicaines. Entre les deux termes de comparaison, je veux dire, entre l'effet utile d'un homme appliqué au transport parmi les Européens avant Castor et Pollux, ou parmi les Mexicains avant la conquête de Cortez, et l'effet utile d'un homme qui exécute le même service avec l'aide d'une locomotive sur un bon chemin de fer, je vous ai montré que le rapport pouvait aller jusqu'à celui de 1 à 10,000.

Vous apercevez maintenant le procédé par lequel graduellement l'espèce humaine peut investir et investit en effet son labeur d'une puissance toujours croissante, et par conséquent s'élève sans cesse au-dessus du niveau de la misère. Mais ce progrès est-il infaillible? Est-ce comme le cours des astres qui s'avancent nécessairement, machinalement, le long de leur orbite? Non, messieurs. L'homme n'est pas une machine; il a une âme, douée du libre arbitre. Le libre arbitre a été donné à chacun de nous pour son élévation ou pour sa décadence, à son choix. C'est à notre gré un instrument de salut ou de ruine. Pour que nous réussissions à triompher de la misère, nous avons ainsi à remplir des conditions de l'ordre moral, impérieuses par rapport à nous, qui sont multiples, qui sont difficiles, mais qui ne sont que difficiles.

Je suis ainsi conduit à aborder la troisième question sur laquelle je vous ai dit que j'appellerais vos réflexions aujourd'hui. Quelles sont les conditions morales que les peuples ont à remplir pour que dans leur sein toutes les diverses classes de la population puissent s'affranchir de la misère? Remarquez encore une fois que je dis toutes les classes, mais non pas tous les individus.

Une première condition, c'est l'amour du travail. L'homme ici-bas conquiert ses destinées par le travail. Le travail lui a été assigné, opérateur, soutenu. Le travail est de notre nature. L'homme, a dit le prophète Job, est né pour le travail comme l'oiseau pour voler.

Avec cette vertu, l'amour du travail, l'homme, pour secouer le joug de la misère, doit en avoir une autre. Il doit être économe; de là la nécessité de l'épargne qui implique la sobriété, c'est-à-dire une des formes de l'empire de soi. L'épargne n'est pas seulement le moyen de réserver pour les mauvais jours dont il faut toujours avoir devant soi la perspective, une partie de la substance récoltée dans les bons. Ce serait déjà beaucoup que cette prévoyance; mais l'épargne bien entendue a d'autres résultats. La sagesse de l'homme n'a pas les mêmes bornes que celle de la fourmi qui ne peut rien de plus que mettre de côté des grains pendant l'été pour s'en nourrir *quand la bise fut venue*. Le génie qui a été départi à l'espèce humaine possède, à l'égard de l'épargne, une puissance de transformation qui, envisagée de près, paraît tenir du prodige. L'homme, quand il épargne, suscite ce qu'on nomme des capitaux, et ces capitaux lui permettent de se procurer par la voie de l'échange, contre le travail d'autrui ou directement avec son propre travail, tous les appareils perfectionnés par le moyen desquels il domine les forces de la nature et les ploie à son usage pour son propre bien et pour celui de la société.

Le sauvage qui, par la chasse, la pêche ou la cueillette, a amassé une certaine quantité de nourriture, et qui, au lieu de s'en gorger, l'ayant prudemment réservée pour les jours suivants, consacre le temps qu'il a devant lui à courber une branche d'arbre et en aiguiser d'autres afin d'avoir un arc et des flèches qui lui permettent d'abattre le cerf de la forêt plus sûrement et plus facilement, utilise ainsi son épargne pour multiplier sa puissance à la chasse qui est de son labeur journalier. Dans un état social plus avancé, le manufacturier qui, voyant au bout de l'année qu'il a gagné une certaine somme, au lieu de la dissiper dans les plaisirs, s'en sert pour commander des métiers qui lui manquaient ou une machine à vapeur qui agrandira la force de son atelier; le cultivateur qui, après une bonne récolte, se trouvant en fonds, en profite, non pour accroître sa consommation personnelle, mais bien pour acquérir une meilleure charrue, ou pour barrer un ruisseau qu'il jette dans ses champs afin de les arroser, font dans un ordre supérieur ce que faisait dans son humble sphère le pauvre enfant des bois dont je parlais tout à l'heure. Ils augmentent la puissance de

leur travail futur par le secours des fruits du travail antérieur; et c'est ainsi que, à mesure que les individus ont, individuellement et collectivement, plus d'esprit d'ordre et d'économie, la société s'assure, en récompense de son labeur annuel, une quantité de plus en plus considérable des objets divers dont l'absence se traduisait par la misère de certaines classes de la population.

Lorsque des individus, fussent-ils mus uniquement par l'égoïste mobile de l'intérêt personnel, sont parvenus à agrandir la puissance de leur travail de celle de certains agents naturels, l'effet immédiat est qu'ils produisent davantage. Le cultivateur fait chez nous plus de blé, plus de viande, plu's de laine, plus de chanvre; dans les Etats du Sud de l'Union américaine plus de coton brut; dans les Etats du Nord plus de salaisons; ailleurs plus de sucre, d'indigo ou de café. Le manufacturier produit plus de fil, plus de toile, ou plus de drap, ou plus de fer. Par cela même la société possède en plus grande quantité les objets conformes aux besoins des hommes. La misère est attaquée dans sa racine.

Vous apercevez ainsi que la diminution de la misère suppose parmi les peuples l'acquisition générale de deux vertus : l'amour du travail et l'amour de l'épargne, qui en impliquent beaucoup d'autres.

En d'autres termes, pour que les nations s'affranchissent de la misère, il faut qu'elles aient acquis au préalable une plus grande valeur morale. C'est un point que je pourrais considérer désormais comme établi; mais il est possible d'en renouveler la démonstration, de l'étendre et de la fortifier au point de la rendre inexpugnable.

Quand vous vous serez mis au courant des indications de l'économie politique, vous reconnaîtrez que la plupart des conseils qu'elle donne aux pouvoirs publics, pour l'augmentation du bien-être des sociétés, viennent se condenser dans cette formule générale : accroissez le domaine de la liberté humaine, laissez les hommes plus libres dans leurs mouvements, dans leurs transactions, dans l'emploi qu'ils font de leur fortune, de leurs facultés, de leur personne. Vous verrez que les institutions spéciales que recommande la science économique, en s'appuyant de l'expérience, supposent l'exercice d'une somme toujours croissante de liberté. Mais la liberté à son tour suppose expressément quelque chose. Elle suppose, messieurs, que les hommes soient moraux. La liberté sans doute est inhérente à notre nature en ce sens que c'est un apanage qui nous est réservé par privilège; mais, pour les individus et pour les nations, la liberté est une dignité à laquelle on ne s'élève que par la vertu.

A une autre époque, ce fut une maxime courante que l'homme nait libre, en vertu d'un droit naturel, absolu, imprescriptible. Ce n'est pas cela, messieurs. L'homme est, à sa naissance, le plus dépendant de tous les êtres, celui qui peut le moins se passer de protection et de

direction : ce qu'il apporte en naissant c'est l'aptitude à la liberté : mais la liberté, pour l'avoir, il faut qu'il l'ait méritée.

Pour être libres, pour garder la liberté quand ils ont pu s'en emparer, il faut que les hommes soient moraux. Et quand je nomme ainsi la moralité toute seule pour condition de la liberté, ce n'est pas que j'estime que la liberté puisse se passer du concours des lumières. Ce n'est pas ici dans ce Collège de France, qui fut fondé pour le progrès et la diffusion des lumières, que je puis perdre de vue les droits qu'elles ont, en toute occasion, à être mentionnées avec respect. Mais je maintiens comme un fait que, dans le progrès de l'individu et de la société, l'initiative appartient aux forces morales. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous m'accorderez qu'une moralité forte amène rapidement les lumières après elle. Un peuple qui aura profondément dans le cœur le sentiment de ce qui est bon et de ce qui est juste ne sera pas longtemps dupe de l'erreur, car le propre de l'erreur est d'engendrer nécessairement l'iniquité. Je pourrais multiplier les exemples qui prouvent que, s'il est vrai que les lumières exercent une heureuse réaction sur la moralité des sociétés, il est bien plus vrai encore que le sens moral, lorsqu'il est puissant, remporte sur l'ignorance et les préjugés de soudaines et éclatantes victoires.

Signalons quelques autres aspects par où l'on découvre la liaison qui existe entre la diminution de la misère et l'avancement moral des sociétés.

Une des causes les plus actives de la misère, c'est le système guerrier qui oblige les Etats à maintenir, même en temps de paix, d'immenses armements. De là des impôts excessifs qui dévorent la richesse des nations et engloutissent, à mesure qu'ils se forment, ces capitaux dont je vous signalais, il n'y a qu'un instant, l'action bienfaisante sur le sort du grand nombre. A mesure que les haines nationales s'effaceront, cette source de misère doit s'amoindrir. Or, qu'est-ce que sont les haines, nationales ou individuelles, sinon des défaillances morales ?

C'est un fait d'observation que, avec le même travail, les hommes recueillent plus de fruits quand ils savent se concerter pour la production, et qu'avec une même quantité de fruits, je veux dire ici avec le même salaire, ils ont plus de bien-être quand ils savent se concerter pour la consommation. En d'autres termes, l'association est l'une des plus sûres ressources que les hommes aient contre le dénûment ; si bien que le degré de sociabilité auquel les populations sont parvenues peut donner une mesure du degré de bien-être auquel les diverses classes et surtout la classe la plus nombreuse se sont élevées. La sociabilité est un des attributs les plus utiles et les plus sublimes de la nature humaine. Un des plus grands esprits qui aient paru sur la terre, Aristote, quand il a voulu définir l'homme, a été admirablement inspiré de dire : *l'homme est un animal sociable*, et il n'y a que

la philosophie chrétienne qui puisse fournir une définition plus complète et plus belle que celle-là. Le sauvage ne s'associe pas, le barbare s'associe très-peu. À mesure que la civilisation se développe, l'esprit d'association grandit, les limites du cercle, dans l'étendue duquel la solidarité est sentie par les hommes, vont en se reculant sans cesse ; et l'un des signes les plus majestueux et les plus consolants de notre époque, c'est que, sans que le patriotisme s'affaiblisse, l'Europe se pénètre de plus en plus du sentiment de la solidarité, au point de croire qu'elle ne forme tout entière qu'une famille. Ce sentiment, messieurs, est tellement vivace déjà, que dix fois, durant les vingt dernières années, il a sauvé la paix du monde, et par là il a puissamment contribué au progrès du bien-être. Or, cette sociabilité qui exerce directement ou indirectement une action si puissante contre la misère, ce n'est autre chose qu'un des modes de la moralité ?

Montons d'un échelon encore. La sociabilité dérive de l'estime et de l'affection que l'homme éprouve pour son semblable. Je vous faisais remarquer tout à l'heure que le sauvage, qui est misérable, ne s'associe pas, et que le barbare, qui n'est guère moins dénué, s'associe très-peu avec son pareil. Pourquoi ? Parce qu'ils s'en méfient : ils le jugent d'après eux-mêmes. Ils ne l'aiment pas, et ils sentent qu'ils n'en sont pas aimés. Qu'est-ce à dire donc, sinon que la confiante sympathie des hommes les uns pour les autres, puisqu'elle est la condition et l'origine de la sociabilité, est un des plus puissants mobiles que nous ayons pour combattre la misère et pour en triompher ? Mais cette confiante sympathie, elle porte un autre nom bien connu ; c'est la charité évangélique, la vertu qui résume toutes les autres.

Parvenu à ce point, je m'arrête pour vous suggérer une réflexion par laquelle je terminerai. Ce que je vous dis depuis un moment se résume aisément en ces termes : Pour que les nations parviennent à amoindrir encore, et mieux qu'elles ne l'ont fait par tous leurs progrès antérieurs, la misère qui les afflige, qui menace leur grandeur et compromet désormais leur existence même, il faut, il est indispensable que leur moralité s'améliore encore, qu'elles pratiquent de plus en plus, et d'une façon toujours plus générale, des vertus du premier ordre : l'amour d'un travail opiniâtre, l'empire de soi, la charité. Eh bien, ces vertus que je nomme, n'êtes-vous pas frappés de ce que ce sont des vertus chrétiennes par excellence ? C'est ainsi qu'un enchaînement étroit de déductions nous amène irrésistiblement en face de cette conclusion aisée à prévoir pour le moraliste, que l'ambition des nations modernes d'inaugurer dans leur sein le bien-être matériel, au profit de toutes les classes, est chimérique à moins qu'elles ne soient de plus en plus animées de l'esprit chrétien. Dans leur tentative d'arriver à un ordre social meilleur, elles n'ont pas d'autre issue que celle-là. L'alternative qui est posée par la force des choses au-

jourd'hui aux sociétés européennes, de faciliter l'accès du bien-être à toutes les classes ou de périr, se transfigure ainsi en cette autre que personne ne pourra taxer de matérialisme, que chacun est tenu d'observer dans sa conduite personnelle et dans sa vie publique les principes chrétiens. Hors de là, point de salut, la société subira une suite de cataclysmes où elle sera anéantie.

En cela rien de surprenant, messieurs ; car cette société tout entière, avec les espérances même qui l'animent, elle est l'œuvre du christianisme. Ecartez-en les principes chrétiens, c'est comme un édifice dont vous auriez sapé les fondements. Les doctrines de liberté et d'égalité qui règlent la politique moderne, et au nom desquelles le grand nombre réclame le bien-être, sont véritablement venues du christianisme. Si nous les séparions de l'esprit chrétien, ce ne seraient plus des instruments propres à édifier un ordre social ; ce seraient des machines de démolition au choc desquelles rien ne pourrait résister.

DE L'IMPOT

PAYÉ

AUX MAITRES DE POSTE

PAR LES ENTREPRENEURS DE VOITURES PUBLIQUES.

De tous les impôts qui pèsent sur les transports, et peut-être sur les contribuables, le plus bizarre, le plus irrégulier, le plus injuste, est, sans contredit, celui qui a été établi par la loi du 15 ventôse an XIII, dans les termes suivants :

ART. 1^{er}. A compter du 1^{er} messidor prochain, tout entrepreneur de voitures publiques et de messageries qui ne se servira pas des chevaux de la poste, sera tenu de payer par poste et par cheval attelé à chacune de ses voitures, 25 centimes au maître des relais *dont il n'emploiera pas les chevaux.*

Cet impôt est bizarre en ce qu'il fait payer les chevaux de poste à ceux qui ne s'en servent pas ; il est irrégulier en ce que, perçu directement par les maîtres de poste et à leur profit, il échappe à toute